

**LE MARIAGE HEUREUX ET LE MARIAGE
MALHEUREUX
A TRAVERS QUATRE CONTES PEULS DU
CAMEROUN**

**Ursula BAUMGARDT
Universität Bayreuth (R.F.A.)**

De nombreux textes de littérature orale ont pour centre d'intérêt la relation homme-femme¹, ce qui se retrouve dans le corpus de contes et de récits peuls pris en considération ici.

Ce corpus comprend soixante textes dits par Goggo Addi, une femme peule d'environ quatre-vingts ans qui vit à Garoua au Nord-Cameroun depuis son enfance. Dans cinquante-trois des soixante textes² de cette conteuse, la relation

¹Cf. par exemple les travaux de G. CALAME-GRIAULE 1987, de Veronika GÖRÖG-KARADY 1985 et 1988, et de Christiane SEYDOU 1984, 1985 et 1987.

²Ce corpus a été recueilli au cours de deux séjours de recherche qui ont eu lieu en 1986 et en 1987 et qui ont été financés par une bourse de recherche de la "Deutsche Forschungsgemeinschaft".

Le corpus comprend en fait soixante-dix textes ; dix ont été dits deux fois.

Parmi les sept textes qui ne mentionnent pas la relation homme-femme, quatre portent spécifiquement sur les personnages d'enfants, situés en dehors du contexte

homme-femme est thématifiée par rapport au mariage, en illustrant les aspects les plus divers mais situant les conjoints le plus souvent dans la problématique de l'alliance par rapport à la parenté¹. Élément important de l'équilibre de la société, le mariage apparaît dans ces textes comme le cadre dans lequel l'homme et la femme entretiennent une relation plus axée sur le social que sur le privé.

Cependant, quatre textes du corpus forment un groupe thématique particulier car ils s'articulent plus spécifiquement autour du lien entre conjoints en tant qu'individus². Le mariage

familial (contes 39, 41, 59 et 65), les trois autres abordent des thématiques diverses (contes 1, 55 et 64).

¹Dans la plupart des textes, le mariage est situé de deux manières par rapport à la relation de parenté :

-lorsque les personnages sont jeunes (adolescents), ils cherchent un conjoint avec ou sans l'accord de leurs parents ; le mariage, et en particulier le premier, apparaît comme marquant le passage de la relation filiale à la relation conjugale ;

-lorsque le mariage est réalisé, les conjoints sont situés par rapport à leurs enfants, ce qui signifie que la relation conjugale est élargie à la relation parentale ;

Cf. pour ces aspects du corpus : U. BAUMGARDT, 1988a et 1988b.

²Sur le plan narratif, les personnages apparaissent en tant qu'individus parce qu'ils sont situés en dehors de leur cadre familial respectif et qu'ils n'ont pas d'enfants. Si on les compare aux autres textes, c'est l'absence de personnages représentant la relation de parenté qui pose

apparaît ici comme un contrat non pas social mais individuel qui permet le bonheur des partenaires lorsqu'ils le respectent, mais qui aboutit au malheur lorsqu'ils le transgressent. L'analyse de la structure narrative de ces quatre textes présentés dans leur traduction en annexe cherchera à définir avec plus de précision l'image du mariage heureux et celle du mariage malheureux.

LE MARIAGE HEUREUX COMME CONFIRMATION DU CONTRAT

Deux contes - de longueur inégale - illustrent le mariage heureux. Ils mettent en scène un homme et une femme qui se rencontrent et décident de se marier. Une série d'épreuves surmontées renforce la relation des conjoints et la confirme. Cette structure simple se différencie cependant si l'on suit son articulation concrète à travers les séquences des deux textes.

Conte n° 1	Conte n°2
"Un homme et une femme rapides"	"Des poils de girafe"

le lien entre homme et femme comme lien entre individus.

Cf. pour une analyse de la notion d'individu et de l'expression des sentiments P. RIESMAN, 1974.

DESIR

Un chasseur rapide cherche une femme rapide. Une femme cherche un homme rapide.

Une femme peule dit qu'elle n'épousera que celui qui lui apportera les poils d'une girafe. Un chasseur entend l'histoire et se rend chez la femme.

CONTRAT (MARIAGE)

L'homme et la femme se rencontrent. Ils se marient.

Il la demande en mariage, la femme accepte de l'épouser.

EPREUVE (MARI)

Le mari part à la chasse trouve un troupeau de cobes. Il tire la flèche. Avant qu'elle n'aient atteint sa cible, il a égorgé et dépouillé le cobe. Il rentre.

Le mari part et réussit à tromper la vigilance des girafes et à couper les poils de la girafe-princesse. Il les enveloppe dans un paquet, échappe à la poursuite des girafes et rentre.

EPREUVE (EPOUSE)

Avant que le mari n'ait fait le tour de la maison sa femme a pilé le mil préparé la pâte et labouillie et a chauffé l'eau.

Le lendemain, la femme se lève tôt, fait le ménage, prépare la nourriture, (implicite) et chauffe de l'eau. Son mari lui demande d'apporter leur "contrat" (le paquet).

CONFIRMATION (ET PROMOTION)

L'un est aussi rapide que l'autre Aux endroits où la femme coupe le paquet apparaît de l'or et de l'argent. Des rois échangent des chevaux et des esclaves contre l'or et l'argent. Le mari devient aussi riche qu'un roi.

Les séquences "Désir", "Contrat", "Epreuves" et "Confirmation du contrat" sont comprises ici comme des termes de l'organisation narrative, mais elles se recoupent - au moins en partie - avec celles utilisées dans les deux textes. Ce sont : *yifa* "aimer, désirer", *d'abba* "chercher" et *mbiida* "contrat, promesse", ainsi que *narral* "entente", *jarriboore* "amour-passion" et *alKawal* "contrat" pour les deux textes suivants¹. Une

¹ Cf. pour plus de précision les annotations des traductions. Signalons que pour le conte "Un homme et une femme rapides", une variante est publiée par P. EGUCHI, 1984, pp. 1006-1007. Cependant, la différence est importante, puisque l'action débute alors que le mariage est déjà conclu. Un autre conte dans le même volume, pp. 1124-1129, débute par une séquence où un homme et une femme cherchent un(e) conjoint(e), mais l'action suit un autre cours. Un conte comparable à "Un marabout qui a

comparaison successive des séquences fera apparaître par recoupement ce que les textes littéraires n'expriment parfois que de manière indirecte.

Le désir des partenaires est antérieur au mariage. C'est un désir partagé dans les deux cas, mais son expression est différente. Il est exprimé explicitement dans le premier texte : "Un homme cherche une femme rapide, une femme cherche un homme rapide". Dans le deuxième texte, au contraire, le désir prend la forme d'un défi lancé par la femme exigeante : si elle demande qu'on lui procure un objet particulier, c'est qu'elle ne veut pas épouser un homme du commun, mais un mari extraordinaire. Comparé au premier texte, ce défi peut donc être compris comme le camouflage d'un désir et comme son expression indirecte. La réponse du partenaire masculin est indirecte également et équivaut à la forme dans laquelle s'exprime le désir de la femme : au défi lancé correspond le fait de relever ce défi, et on peut lire la rencontre des personnages féminin et masculin comme la rencontre de deux désirs. Puisque cette rencontre est suscitée par le personnage féminin qui exprime son désir d'un mari particulier, la précision suivante est possible : au désir de la femme répond le désir de l'homme.

Indépendamment de la forme que prend l'expression du désir, celui-ci porte dans les deux contes sur un partenaire, et plus précisément sur

le partage d'un désir commun avec ce partenaire. Ce partage est potentiel dès la rencontre des personnages masculin et féminin qui se reconnaissent explicitement et de manière verbalisée dans le premier texte, implicitement dans le deuxième.

L'identification du partenaire potentiellement capable de satisfaire le désir de l'autre contient donc une promesse, et c'est cette promesse - non-dite dans les deux contes - qui est contenue dans la réalisation du mariage¹ : le chasseur du premier conte ne dit pas de lui-même qu'il est rapide et, même si celui du deuxième affirme qu'il trouvera l'objet demandé, la signification de cette promesse n'est pas exprimée explicitement. Conclu avant la mise à l'épreuve du partenaire, le mariage apparaît par conséquent comme un contrat qui engage l'homme et la femme au-delà de ce qui est explicité, c'est-à-dire

¹ La décision des partenaires de se marier sans l'intervention des parents respectifs indique qu'il ne s'agit pas d'un premier mariage. Cf. sur l'organisation du mariage par exemple :

-chez les Peuls nomades D.J. STENNING 1964 et C.E. HOPEN 1970 ;

-chez les Peuls dans les régions occidentales, Y. WANE 1966 ;

-pour les Peuls sédentaires du Cameroun , R.P. D. NOYE in *Camelang* 1971, pp. 59-70, S. NASSOUROU 1984 pp. 96-122 et 188-209, M.J. EGUCHI 1973, M. QUECHON in J.C. BARBIER 1986, pp. 299-312.

-pour une étude comparative, M. DUPIRE 1970.

à respecter la promesse de satisfaction réciproque du désir. Ce contrat implicite, à son tour, en est la condition.

L'engagement tacite des deux partenaires est explicité dans la série d'épreuves qui illustrent dans les deux contes leur savoir-faire. Ceci les situe chacun dans un domaine qui leur est propre : quête d'un objet à l'extérieur de la maison pour le personnage masculin, maintien à l'intérieur de la maison et travaux ménagers pour le personnage féminin. Leurs compétences se réalisent donc dans des domaines spécifiques et décrivent leurs rôles respectifs. A partir de cette précision, le désir initial apparaît à son tour comme désir d'un partenaire compétent et performant dans son rôle. La rencontre des personnages qui aboutit à leur mariage peut se lire alors comme l'image de la rencontre d'un désir partagé, désir qui repose sur la distinction des rôles féminin et masculin.

Cependant, les types d'épreuve que subissent et surmontent les personnages masculins et féminins dans les deux contes apportent des différenciations à cette image.

Dans le premier conte, l'épreuve porte sur la rapidité du chasseur. Dès que cette capacité est prouvée, elle qualifie le personnage comme pourvoyeur de nourriture et l'épreuve est terminée. De même, la rapidité de la femme dans la préparation de la nourriture prouve sa qualité de maîtresse de maison, le travail domestique étant le seul domaine dans lequel elle doit subir une épreuve. La complémentarité des rôles s'articule donc ici autour de la satisfaction des

besoins essentiels : acquisition de vivres et préparation de nourriture.

A l'utilité immédiate de la nourriture recherchée par le chasseur dans le premier conte s'oppose "l'inutilité" et le caractère d'anti-nourriture de l'objet dans le deuxième : alors que la chasse au gibier est vitale pour la survie, l'acquisition des poils de la queue d'une girafe n'est imposée que par la volonté d'une femme exigeante. L'astuce du conte qui crée un suspense consiste justement à laisser planer le doute sur la signification de cet objet, et l'intervention du merveilleux est là pour en souligner l'importance : ce qui semble être inutile se révèle être le moyen à travers lequel le mari acquiert de la richesse - et du pouvoir, car il devient "riche comme un roi".

Les termes du contrat sont donc différents dans les deux textes. Le premier suggère dès le départ qu'il existe une égalité de l'homme et de la femme par rapport au niveau de leur compétence : ils sont tous les deux rapides, et ils se soumettent chacun au même type d'épreuve. Le deuxième texte, au contraire, pose d'emblée une inégalité, car l'homme va épouser la femme comme récompense d'un exploit qu'il est le seul à avoir su réaliser. L'enjeu est donc pour le prétendant de prouver son niveau d'aptitude par rapport à une épreuve ponctuelle dont les modalités sont déterminées par la femme : c'est elle qui dit quel est l'objet à rechercher, et sa propre participation à une épreuve n'est pas envisagée.

Tout en maintenant l'image du mariage en tant que contrat conclu entre partenaires pour la satisfaction de leur désir partagé, le conte "Des poils de girafe" apporte donc plusieurs précisions : le désir du personnage féminin, camouflé sous la forme du défi, est peut-être en fait le désir de richesse et de pouvoir. Ceci est exprimé à trois niveaux. En demandant à un homme exceptionnel de devenir son mari, la femme se désigne de manière indirecte comme un personnage hors du commun. De même, puisqu'elle se définit comme quelqu'un qui impose une épreuve précise à un homme, elle est montrée comme un personnage qui sait ce qu'il demande et, dans ce cas, elle devient la détentrice d'un savoir caché. En demandant des poils d'une girafe *princesse*, enfin, elle anticipe de manière métaphorique sur son propre statut social qui se révèle être celui de "reine". Mais la satisfaction de son désir de pouvoir et de richesse passe par l'intermédiaire du mari qui, étant capable de réaliser la quête difficile, œuvre en même temps dans le sens de sa promotion sociale. Si le conte distingue dans la réalisation concrète du désir les rôles féminin et masculin, il ne différencie pas le désir lui-même selon les partenaires, ce qui confirme l'image d'un désir partagé, mais dont le personnage féminin est le "moteur".

Dans les deux contes, les personnages surmontent les difficultés. Ceci équivaut à la confirmation du mariage en tant que contrat conclu dans le but de la satisfaction du désir

commun et en tant que contrat respecté par les deux conjoints à travers la coopération des partenaires en fin de compte égaux mais assumant des rôles différents.

Retenons que les deux textes suivent les mêmes structures narratives mais font intervenir des éléments qui diffèrent : le premier prend comme point de départ un désir exprimé explicitement qui s'inscrit dans la vie matérielle, vérifiable et en ce sens réelle, et qui, tout en faisant intervenir le merveilleux, est satisfait par la recherche de l'utilité directe (nourriture). Le deuxième texte, au contraire, s'articule autour de l'implicite, de l'exigence et de la difficulté, et fait intervenir le merveilleux pour expliciter le désir non moins réel de richesse et de pouvoir.

Au-delà de l'expression différente des désirs différenciés, l'aspect commun du désir des deux couples transparait, car la description des activités concrètes qui situent l'homme et la femme par rapport à leurs rôles dans le couple fonctionne comme une métaphore de la sexualité. La récurrence de la "préparation de la nourriture" et de la "chasse" en tant que quête et conquête fait allusion au désir sexuel des partenaires dans les deux contes et l'intègre dans l'image du mariage heureux.

LA MARIAGE MALHEUREUX COMME DISSOLUTION DU CONTRAT

L'articulation de l'action des deux contes suivants est opposée à celle des deux premiers. La structure est ascendante dans le premier cas, descendante dans le deuxième¹.

En effet, les contes "Un marabout qui a mangé du chien" et "Une femme ressuscitée" qui illustrent le mariage malheureux situent les conjoints dans le cadre du mariage déjà conclu. Le malheur et la dissolution du contrat sont dus à sa transgression. Celle-ci comprend une étape dans le conte n° 3, deux dans le conte n°4.

Conte N°3

"Un marabout qui a mangé du chien"

Conte N°4

"Une femme ressuscitée"

CONTRAT (MARIAGE REALISE)

Un marabout vit avec sa femme. Elle l'aime.

Un homme et une femme pieux vivent ensemble. La femme ne regarde aucun autre homme.

¹Ces termes sont de D. PAULME 1976, pp. 24-32.

DESIR DE TRANGRESSION

Elle lui demande ce qu'il
fera lorsqu'elle sera
morte. Il promet de se
faire enterrer avec elle.
Elle meurt, il tient sa
promesse.

RESTAURATION DU CONTRAT

Dieu ressuscite la femme.
Ils vivent ensemble à
nouveau et sont pieux.

PERTURBATION

Il raconte à sa femme que l'un de ses disciples demande à Dieu de le protéger de la passion.	Un malin décide de séparer la femme de son mari. Il y parvient
La femme déduit que son mari ne l'aime pas.	

TRANSGRESSION

Elle lui demande un chien, il le lui donne. Elle lui demande d'égorger le chien, il le fait et se lave les mains. Elle lui demande de manger la viande du chien, il le fait, alors qu'elle-même n'en mange pas. Il se lave les mains et fait les ablutions. Lorsqu'il veut prier, il a tout oublié : Dieu a tout effacé dans sa mémoire.

La femme vit avec le malin. Après des années, son mari, devenu vieux, arrive dans la ville. Il demande de l'eau à sa femme, elle l'insulte. Devant juge, elle déclare ne pas connaître le vieillard (son mari).

DISSOLUTION

Il prend son bâton et part.

Le mari dit qu'il annule son "contrat" (sa promesse de mourir avec sa femme), elle se transforme en poussière.

Les deux contes débutent par la situation harmonieuse d'un mariage réalisé et vécu au nom de l'amour et du respect de la religion : la femme aime son mari qui est marabout (conte 3), les conjoints sont pieux et s'entendent bien, la femme ne cherche pas à rencontrer un autre homme (conte 4).

Cependant, dans le conte n°4, "Une femme ressuscitée", une différence entre l'amour du mari et celui de l'épouse s'amorce dès cette première séquence : l'amour du mari apparaît comme fidèle et inconditionnel, alors que celui de la femme appelle un commentaire sous forme de négation. Celle-ci fonctionne comme une condition, car le "ne pas regarder un autre homme" signifie "être fidèle à son mari", et on lit : le mariage est harmonieux à condition que la femme soit fidèle. La transgression est thématifiée implicitement comme possible du côté du partenaire féminin. L'image du mariage est donc celle d'un contrat conclu au nom de Dieu, mais comme un contrat qui peut être transgressé par la femme. Son harmonie repose justement sur le non-transgression par la femme et sur le respect de la religion.

Le conte explicite cette image en intercalant entre la première et la quatrième séquence ("Contrat" et "Perturbation") deux séquences qui portent sur le désir de transgression du contrat et son rétablissement, ce qui, du point de vue structurel, rétablit la situation initiale du "Contrat". Du point de vue de sa structure narrative, le conte pourrait donc exister tel quel, sans les deux séquences ajoutées. Cependant, en ce qui concerne le sens, elles apportent une précision importante sur le type de transgression qui est située comme une transgression d'ordre religieux, motivée par le désir du personnage féminin. C'est ce que montre dans plusieurs étapes la séquence "Désir de transgression".

En effet, la femme exprime d'abord son désir à travers sa demande d'un contrat supplémentaire de fidélité et, sur le plan de l'explicite, rien ne laisse supposer que son désir pourrait correspondre à un désir de transgression. Au contraire, le *alKawal*, "contrat", est conclu entre le mari et l'épouse devant Dieu. Cependant, au niveau de l'implicite, plusieurs aspects sont à remarquer. La question de la femme contient et suggère la réponse : à sa demande de maintenir le mariage par un "contrat de fidélité" jusque dans et au-delà de la mort, le mari répond oui, obéissant ainsi à la suggestion contenue dans la question. La femme, de son côté, ne répond pas à la question correspondante que lui pose son mari après lui avoir promis de la suivre dans la tombe. Elle ne s'engage donc pas à respecter ce qu'elle a elle-même suggéré. Vue de cette manière, sa demande de fidélité éternelle correspond à un désir de non-séparation et même de fusion sur le plan relationnel. Mais il correspond également à un désir de toute-puissance et constitue par là même une transgression d'ordre religieux, car Dieu est invoqué par exemple dans la prière aux morts par : "Aan woni tagdo mo riski mo. Aan woni maaynufo mo. Aan woni geeditinoowo mo", "C'est Toi qui l'as créé et qui lui as donné les moyens d'exister. C'est Toi qui l'as fait mourir. C'est Toi qui le feras revivre"¹. La transgression potentielle de la fidélité, annoncée dès la première

¹La prière aux morts commence de cette façon. Cf. Mohamadou M. ALIYU, Alfaki M.G. ARI, 1988, pp. 68 et 76.

séquence, est donc précédée dans sa réalisation par une transgression de la religion, ce qui, à son tour, situe l'infidélité conjugale dans un cadre religieux.

La séquence suivante qui illustre le rétablissement du contrat a plusieurs fonctions. Du point de vue narratif, elle est nécessaire pour que le conte puisse continuer après le "Désir de transgression" : le conte serait effectivement terminé si le personnage féminin n'était pas ressuscité. Du point de vue religieux, et en s'inscrivant dans l'imaginaire musulman par le dialogue avec les anges en vue du Jugement, elle illustre la toute-puissance de Dieu - non celle des humains - et confirme que la réalisation du désir de toute-puissance est une transgression. Du point de vue social et individuel enfin, cette séquence désigne le mariage comme un contrat conclu par deux individus devant Dieu, contrat associé au devoir de respecter la religion : Dieu demande aux conjoints d'être encore plus pieux qu'auparavant.

La séquence "Perturbation" à partir de laquelle les deux contes se rejoignent du point de vue structurel fait intervenir le dérangement de l'équilibre et de l'harmonie par le truchement d'une tierce personne. Cette intervention est involontaire dans le cas du disciple du marabout, elle est consciente et décidée à l'avance dans celui du filou. Quelle que soit la conséquence de cette perturbation - venue de l'extérieur du couple - elle ne fait qu'actualiser sa fragilité potentielle, indiquée dès le début : en désignant le personnage féminin comme cible de la perturbation, les

textes indiquent que les épouses sont les responsables potentielles de la transgression.

Cependant, au-delà de ce point commun, la narration diffère dans les deux textes. La perturbation est simplement constatée dans "Une femme ressuscitée", car elle abandonne son mari pour suivre le filou sans aucune réaction particulière. L'action accomplie devient la preuve de l'hypothèse de l'infidélité conjugale, et jeunesse de la femme et fidélité en tant que respect de la religion apparaissent comme inconciliables. Dans "Un marabout qui a mangé du chien", au contraire, le jeu entre les niveaux de l'explicite et de l'implicite, entre le dit et le non-dit, devient le sujet même du texte. Tout s'articule autour du malentendu non éclairci : si le marabout est affligé par le souhait de son disciple qui demande d'être protégé d'aimer passionnément une femme, c'est qu'il ne partage pas ce souhait et qu'il aime donc sa femme. Le raisonnement sous-jacent serait : pourquoi être protégé de l'amour alors que c'est positif. La femme, au contraire, adopte l'attitude suivante : si son mari ne demande pas d'être protégé de l'amour, c'est qu'il ne sait pas ce que c'est que d'aimer. Sur le plan narratif, la femme prend donc le rôle qui permettra de montrer à son mari le côté néfaste de l'amour-passion¹, ce qui fonctionne comme une confirmation du bien-fondé du souhait que prononce le disciple.

¹Cf., pour l'illustration du caractère néfaste de la passion, un texte sur les Haoussa de N. ECHARD (1986).

La transgression thématise à nouveau le lien entre amour et religion en le précisant. Dans "Un marabout qui a mangé du chien", la femme demande une preuve d'amour à son mari avec le raisonnement suivant : "Si tu ne me donnes pas ce que je veux, tu ne m'aimes pas". Or, cette demande apparaît comme non justifiée dès le départ, car l'amour du mari est exprimé implicitement par la précision qu'il parle de ses préoccupations à sa femme. Par ailleurs, la femme amène son mari à transgresser l'interdit alimentaire (manger du chien). Ceci équivaut sur le plan relationnel à la manipulation du partenaire au nom de l'amour, car la femme fait agir son mari en fonction de ce qu'elle veut. Ceci implique donc un désir de domination qui entre à son tour en conflit avec la religion. Le texte explicite par la suite le caractère exagéré et abusif de cette demande. Dans "Une femme ressuscitée", au contraire, le désir de toute-puissance exprimé dans la demande de la fidélité éternelle est lui-même à l'origine du conflit qui se concrétise dans l'incapacité de respecter la fidélité conjugale en tant que devoir religieux. Dans les deux cas, les désirs des épouses - désir de domination et de toute-puissance - apparaissent nettement comme négatifs.

Dans la réalisation de ces désirs, l'une des épouses fait agir la valeur séductrice de la nourriture interdite alors que la deuxième répond à la séduction de l'homme interdit. Nourriture et partenaire sexuel sont ainsi sur le même plan structurel par leur trait commun, l'interdiction. Ils symbolisent tous les deux la concrétisation du désir négatif qui est à l'origine de la transgression

religieuse. La religion, à son tour, apparaît comme protection contre ces désirs. Leur existence n'est pas niée : le propos des contes est justement leur thématization et une mise en garde contre ce qui est désigné comme leurs conséquences destructrices.

En fonction de la dramatisation différente des deux contes, la séquence finale apporte des solutions divergentes dans le degré du tragique, mais comparables dans leur nature car, dans les deux cas, il s'agit de la dissolution du mariage. Cette dissolution se fait de deux manières : là où le personnage féminin a fait transgresser l'interdit, c'est le partenaire masculin qui part, et là où il a lui-même transgressé activement l'interdit, c'est lui qui meurt. Si, dans les deux cas, l'origine de la dissolution du contrat est située par rapport aux désirs négatifs des épouses, l'implication des conjoints dans cette dissolution est différenciée.

Dans "Une femme ressuscitée", la mari apparaît comme loyal, fidèle et comme quelqu'un qui respecte le contrat qu'il a conclu avec sa femme, ce qui lui confère un pouvoir légitimé par la religion sur elle. dans "Un marabout qui a mangé du chien", au contraire, le personnage masculin qui suit sa femme dans les étapes de la transgression apparaît comme plutôt faible et à la merci de sa femme. Les deux modalités de la dissolution du contrat esquissent donc deux images opposées : le mari loyal et fidèle *versus* le mari faible et fautif.

Cette distinction implique à son tour une différenciation par rapport à la transgression. Sa réalisation apparaît comme plus facile lorsque le

mari est faible et complice car, assujetti à la passion, il ne s'y oppose pas. Cette restriction évoque de son côté une image positive, celle du mari comme garant du contrat par le respect de la religion qui, à son tour, fonctionne comme protection contre la transgression. Mais, dans les deux cas et indépendamment de cette différenciation, la dissolution du mariage apparaît comme conséquence incontournable du désir négatif des épouses¹. L'image du mariage dans les contes n°3 et 4 est donc celle du mariage malheureux. La comparaison des images du mariage heureux et du mariage malheureux esquisse à son tour celle du mariage idéal.

¹"Qu'est-ce que la passion ?" dans R.P. D. NOYE, 1980, op. cit., aborde une problématique comparable. Mais, à la différence du conte présenté ici, l'épouse du marabout l'empêche de manger la viande de chien. La transgression ultime n'étant pas réalisée, le couple n'est pas dissous, et le marabout adhère au vœu prononcé par son élève.

Le même conte existe en édition bilingue dans R.D. P. NOYE, 1971, op. cit. Le terme utilisé est, comme dans celui présenté ici, *jarriboore*, "passion". Le texte est par ailleurs plus explicite sur l'amour du marabout, puisqu'il dit : "Sa femme était aimée de lui, au plus profond de son coeur" (p. 185). Deux recueils de contes de la même région ont été publiés en 1982 et 1983.

MARIAGE HEUREUX ET MARIAGE MALHEUREUX

Si l'on considère les images du mariage données par les quatre contes dans leur complémentarité, on peut distinguer des types de relation conjugale qualifiés de positifs et de négatifs. Comme l'expriment les textes à travers l'agencement des séquences narratives, ces relations s'organisent autour du désir des personnages qui se concrétise dans des actions, elles-mêmes expression d'un mode relationnel entre conjoints :

Images de la relation homme-femme

Mariage heureux

Mariage malheureux

DESIR

positif et partagé entre
partenaires (1+2)

négatif et unilatéral
(femmes) (3+4)

survie matérielle du
couple (1)

domination du partenaire
(3)

richesse et pouvoir du
couple (2)

Fusion avec le partenaire
et toute-puissance (4)

satisfaction sexuelle
(1+2)

infidélité conjugale (4)

MODE RELATIONNEL

promesse mutuelle du respect du contrat (1+2)	désir unilatéral de transgression religieuse (4)
respect du rôle féminin (travaux ménagers et cuisine)(1+2)	perversion du rôle féminin et transgression et religieuse (nourriture illicite) (3)
respect du rôle masculin (quête de l'objet à l'extérieur par le mari compétent) (1+2)	non-respect du rôle masculin (mari faible et complice de la transgression) (3)
coopération entre partenaires compétents et confiance réciproque (1+2)	domination et manipulation(3) transgression et trahison (4)

De cette comparaison se dégage l'image du mariage heureux comme relation fondée sur le désir partagé des partenaires de construire le couple à travers la coopération et la complémentarité dans le but de leur satisfaction réciproque. Le mariage malheureux, par contre, apparaît comme hypothéqué dès le début par le désir unilatéral de transgression, désir qui se concrétise dans la domination, la manipulation et la trahison du partenaire et qui aboutit à la dissolution du mariage.

Ces images du mariage en tant qu'alliance entre individus sont cependant intégrées dans une vision plus vaste qui porte sur l'organisation du réel. Puisque chacun des textes focalise un aspect particulier du réel vécu concrètement par les personnages, le réel littéraire fonctionne comme image du réel non-littéraire, organisé autour de quatre pôles :

ORGANISATION DU REEL

Matériel ≠ Emotionnel

Désir de survie matérielle : les actions portent sur l'acquisition et la transformation d'objets matériels (n°1)

désir de preuve d'amour : les actions portent sur la manipulation des émotions du partenaire (3)

|

|

Merveilleux ≠ Religieux

désir de promotion sociale : le merveilleux intervient dans les actions (n°2)

désir de dépasser la mort : les actions impliquent la transgression religieuse (n°4)

| : mise en relation ≠ : mise en opposition

Cette vision du réel qui intègre le matériel, l'émotionnel, le merveilleux et le religieux est concrétisée dans l'image du mariage heureux par le respect constructeur du matériel et du merveilleux, dans celle du mariage malheureux par la transgression destructrice de l'émotionnel et du religieux. Elle crée implicitement l'image du mariage idéal : si on lit le mariage malheureux dans son sens positif, le mariage idéal se dessine comme une alliance qui est basée sur l'amour des partenaires et le respect de la religion et qui vise la satisfaction du désir sexuel et la promotion sociale du couple.

ANNEXE

UN HOMME ET UNE FEMME RAPIDES
(conte n°1)

Un homme partit à la recherche¹ d'une femme. Cet homme était rapide, il était chasseur. Il vint à rencontrer une femme. La femme de son côté était partie à la recherche d'un homme rapide.

Ils vinrent à se rencontrer.

"Femme, où vas-tu?"

Elle répondit :

¹Le terme utilisé est *ɗaabbitoɗa*, (*ɗaabb-* "idée de chercher" et dérivatif de mouvement *-oɗ-*, "aller vers"); l'action peut porter sur un objet ou une personne ; le verbe a la connotation d' "effort et application dans la recherche, étant donné que ce qui recherché est précieux".

Le *Dictionnaire Peul (Fula) -Russe-Français* de G.V. ZOUBKO donne *ɗaabbere* (nom formé à partir de la racine *ɗaabb-* et du classificateur nominal *nde*) avec deux sens : l'un "recherche", l'autre "désir".

Même si la notion de "désir" n'est pas explicite et consciente dans la variante de la langue utilisée ici, il est important de savoir que les deux notions sont contenues dans le terme et qu'il établit un lien entre "recherche" et "désir".

"Je suis à la recherche d'un homme, d'un homme rapide."¹

L'homme dit :

"Revenons au village."

Ils se marièrent². Ils vécurent ensemble.

L'homme dit :

"Il faut que j'aille nous chercher du gibier en brousse".

La femme répondit :

"C'est bien".

Il se mit en route. Il trouva un troupeau de cobes en train de paître. Les animaux étaient très nombreux. Il tira l'arc, la flèche partit, mais avant qu'elle n'ait atteint sa cible, il était déjà arrivé, il avait égorgé le cobe, il l'avait dépouillé, dépecé et il avait enveloppé la viande dans le peau de l'animal. Tu comprends ? La flèche vint le rejoindre.

Puis il transporta la viande, il arriva derrière la maison et appela sa femme. Elle vint décharger la viande, entra dans le grenier, prit du mil, le pila une première, puis une deuxième fois, le moulut, prépara la pâte et la bouillie, chauffa de l'eau et l'amena au bain. L'homme fit juste le tour de la maison, vint et trouva que tout était prêt.

¹La conteuse ajoute "Bien" à cet endroit.

Qui dépasse l'autre ? Qui dépasse l'autre en rapidité? l'homme ou la femme ? Peut-être qu'ils sont l'un aussi rapide que l'autre¹, peut-être qu'ils ne le sont pas, cela reste controversé.

DES POILS DE GIRAFE (conte n°2)

Il y avait une femme, une Peule au teint clair, belle - comme toi. Elle dit qu'un homme, s'il l'aimait², devait venir la demander en mariage³.

¹La tournure utilisée est *yeli ɓe potan, yeli ɓe potataa, nder gaabi dum woni.*"

Le verbe *fot-a* exprime l'idée d'"égalité en quantité et/ou qualité". L'aspect verbal de l'inaccompli indéterminé en *-an* souligne le doute, l'impossibilité de décider, de trancher.

²Le verbe utilisé est *yida* ; dans sa construction avec un complément d'objet direct, il signifie "aimer".

Dans sa négation, *o yidaa*, il signifie "ne pas aimer, ne pas vouloir" avec une connotation d'absolu.

Selon l'usage fait de ce verbe dans les contes, il s'applique souvent au sentiment inspiré à un personnage par l'aspect physique d'un personnage de sexe opposé.

³*nuuy-a*, signifie dans la construction intransitive "vouloir", comme dans l'expression : *To alla nuuyii*, "si Dieu le veut, l'accorde". La construction verbe plus complément d'objet direct (personne) a la signification "demander en mariage".

Le champ sémantique du verbe recouvre par conséquent "vouloir" "vouloir une personne, une femme."

Elle répondrait non, sauf à celui qui lui apporterait les poils d'une girafe - autrefois, on les mettait autour du cou. N'est-ce pas que de tels poils existaient ? Elle ne répondrait oui qu'à celui qui lui apporterait les poils d'une girafe princesse.

Quelqu'un vint, elle ne l'aimait pas². Quelqu'un d'autre vint, elle n'en voulait pas non plus.

Un homme avait quitté le village puisqu'il était chasseur, il était en brousse, il y vivait avec toute sa suite. Des animaux abondaient à l'endroit où il s'était installé.

Il vint et demanda la femme en mariage. Il lui dit :

"Marions-nous. Si Dieu le veut, je t'apporterai ce que tu demandes."

Il l'épousa. Ils partirent et vécurent ensemble pendant quelques temps.

Il lui demande :

"Pile-moi du mil."

Elle pila du mil grillé et le lui mit dans un sac. Il le prit ainsi que sa petitealebasse. Il se leva pour partir et lui dit :

"Que Dieu te garde, attention aux animaux sauvages." Son nom était Jam¹. Le nom de la femme était Jam.

Il s'en alla. Loin dans la brousse il y avait des girafes, elles venaient boire dans une mare. Il enleva les fibres d'un *barkehi*², les enroula

¹Le nom de la femme, Jam, signifie, comme l'adjectif jam, "la paix, la tranquillité ; le bonheur, la santé".

²Il s'agit des fibres de l'arbre *Bauhinia reticulata*.

solidement autour de son corps tout entier, seuls restaient les yeux. Il vint s'allonger au milieu du chemin, il se mit au travers. Les girafes passaient par là pour boire. Une grande girafe vint et s'arrêta :

Quelqu'un de vivant s'envelopper de fibres
kunun num num num num ?

Un mort se coucher sous un tel soleil
kunun num num num num ?

Qui le mange n'arrive pas à destination
kunun num num num num !

Qui le laisse ne le retrouve pas
kunun num num num num !

Elle disait dans sa chanson que si elles le mangeaient, elles n'arriveraient pas à leur destination pour boire mais, si elles le laissaient, elles ne le retrouveraient pas. Elles poursuivirent leur chemin. La femme avait dit à propos des poils de girafe qu'elle voulait ceux d'une girafe princesse.

D'autres arrivèrent, tout un grand troupeau :

Un mort s'envelopper de ces fibres
kunun num num num num ?

Quelqu'un de vivant se coucher sous un tel
soleil

kunun num num num num ?

Qui le mange n'arrive pas à destination
kunun num num num num !

Qui le laisse ne le retrouve pas
kunun num num num num.

Elles poursuivirent leur chemin.

La girafe princesse était en train de venir, elle portait des grelots qui tintaient : wangangang, wangangang, wangangang, wangangang. Elle était toute seule! Les premières, nombreuses, étaient déjà passées. D'autres, nombreuses également, allaient suivre. Elle s'approcha et s'arrêta :

Quelqu'un de vivant se coucher sous un tel soleil

kunum num num num num ?

Un mort s'envelopper de ces fibres

kunum num num num num ?

Qui le mange n'arrive pas à destination

kunum num num num num !

Qui le laisse ne le retrouve pas

kunum num num num num.

Elle avait avancé les pattes antérieures et était sur le point de soulever les pattes postérieures pour enjamber l'homme quand il se saisit de son couteau et coupa dans la queue, parap ! Il prit la fuite, et toutes les girafes, celles qui étaient déjà passées et celles qui devaient arriver, le poursuivirent pour le tuer. Il courut et l'échappa belle!

Il arriva dans un fossé, tomba d'épuisement, s'allongea, reprit son souffle et se reposa bien. Il pétrit son mil grillé et mangea, puis il but l'eau qu'il avait sur lui. Il enveloppa la queue, en fit un paquet et le porta sur la tête. Il faisait déjà nuit quand il arriva chez lui. La femme s'était retirée et dormait.

Il s'approcha de la porte. La femme l'avait fermée et barricadée à cause des animaux sauvages. Il arriva à la porte et l'entrebaila, mais il était impossible d'ouvrir. Il dit :

Jam, ma femme chérie, Liikoo Banii¹
 Jam, les poils de la grande girafe
 Réveille-toi en paix, femme
 Ouvre-moi que j'entre.

Silence. La femme dormait.

Jam, ma femme chérie, Liikoo Banii
 Jam, les poils de la grande girafe
 Réveille-toi en paix, femme
 Ouvre-moi que j'entre.

Elle l'entendit dans son sommeil.

Jam, ma femme chérie, Liikoo Banii
 Jam, les poils de la grande girafe
 Réveille-toi en paix, femme
 Ouvre-moi que j'entre.

La femme se leva d'un bond, s'accroupit et attisa le feu, des flammes jaillirent.

Jam, ma femme chérie, Liikoo Banii
 Jam, les poils de la grande girafe
 Réveille-toi en paix, femme
 Ouvre-moi que j'entre.

¹Il n'est pas possible pour moi d'identifier cette deuxième partie du nom, Liikoo Banii.

Elle bondit vers la porte.

Jam, ma femme chérie, Liikoo Banii
 Jam, les poils de la grande girafe
 Réveille-toi en paix, femme
 Ouvre-moi que j'entre.

Elle entrouvrit la porte.

Jam, ma femme chérie, Liikoo Banii
 Jam, les poils de la grande girafe
 Réveille-toi en paix, femme
 Ouvre-moi que j'entre.

Elle ouvrit la porte et son mari entra. Elle prit de la nourriture et la lui donna. Il dit non, il ne mangerait pas.

La nuit passa, il fit jour. Dès la première lueur, elle se leva, balaya la maison, fil la vaisselle, prépara la nourriture et la bouillie, chauffa de l'eau et l'apporta au bain. Son mari se réveilla. Voilà de la pâte de mil, voilà de la bouillie. Il passait toute la matinée à manger et à boire.

Il lui demanda :

"Va chercher l'objet de notre contrat¹."

¹**m̄biida**, nom formé de de **wii-**, "dire", + dérivatif associatif **-d-**, "faire avec", + classificateur nominal **-ka** (la parole) au degré 4 ; le terme signifie donc mot à mot : "la parole que nous avons dite ensemble", d'où "le contrat".

Elle alla et souleva le paquet qui contenait les poils de girafe. Elle l'apporta. Chaque morceau qu'elle y coupait devenait de l'or. Chaque morceau qu'elle y coupait devenait de l'argent. Chaque morceau qu'elle y coupait devenait de l'or. Tu entends ? Des rois apprirent cela. Ils envoyaient échanger des vaches contre l'or. Un cheval contre l'or. Un esclave contre l'or. C'est ainsi que son mari devint roi ¹. C'était l'abondance.

UN MARABOUT QUI MANGE UN CHIEN (conte n°3).

Un marabout épousa une femme. C'était un très grand marabout. La femme l'aimait beaucoup ².

Quand il enseignait à l'extérieur de la maison, l'un parmi ses disciples priait Dieu de le protéger d'être passionnément amoureux³ d'une femme. Cela faisait mal au marabout. Il revenait et disait à sa femme :

¹ *laam-oo*, verbe à la voix moyenne, signifie "être, devenir roi", mais également dans sa valeur métaphorique "être tel un roi".

² Le terme utilisé est *yida* ; (cf. conte 2, note 1) il l'est partout dans ce conte sauf traduction différente.

³ *jariboore*, de l'ar. est plus fort que *yide*, "amour", le nom dérivé de *yida* ; il exprime l'idée d'amour passion.

"Tu sais, Un tel me blesse souvent¹!"

La femme se disait : "Donc, cet homme ne m'aime pas !

Chaque fois qu'il enseignait, au moment où ses disciples allaient repartir, le jeune homme priait :

"Que Dieu me protège d'être passionnément amoureux." Le marabout revenait s'en plaindre auprès de sa femme.

Un jour, en rentrant, il trouva sa femme qui pleurait. Il lui demanda :

"Qu'est-ce qui t'arrive ?"

Elle répondit :

"Rien."

- As-tu mal à la tête?

- Non, dit-elle.

- Quelles nouvelles as-tu reçues de ta famille ?

- Rien, dit-elle. Répudie-moi."

¹o do mettina-*mmi* bernde, mot à mot : "il me rend le cœur désagréable".

Il lui demanda :

"Qu'est-ce que je t'ai fait ? Si tu as besoin de quelque chose, dis-le moi. Si cela existe au monde, je te le procurerai. Mais me demander de te répudier alors que tu sais que je t'aime ?"

Elle répondit :

"Mais je sais que même si je te disais ce que je voulais, tu ne le ferais pas pour moi."

Il répondit :

"Je le ferai. Si Dieu a créé cette chose et qu'elle existe au monde, tu l'auras."

Elle dit :

"Je voudrais un petit chien, tout petit."

Il lui répondit :

"Mais non, je suis marabout, beaucoup de gens me suivent. Comment, un chien ? Waw ! waw ! dans ma maison ?"

Elle répondit :

"Dans ce cas, répudie-moi. Si je m'en vais et que j'épouse un homme qui m'aime, n'est-ce pas qu'il fera pour moi ce que je lui demanderai ?"

Il dit :

"Mais non, calme-toi."

Il envoya quelqu'un dans son ruumnde¹. On prit un chiot et on le lui amena. La femme donnait au chiot du lait et de la viande, rien que du lait et de la viande. Le chien prit du poids et devint gras.

Le temps passa. Le marabout revint à la maison et trouva sa femme en train de pleurer. Il demanda :

"Aujourd'hui encore tu veux que je t'amène un chiot ?"

Elle répondit :

"Non. Répudie-moi. Je veux quitter cette maison avec mon chiot."

¹ruumnde, de ruum-, "passer la saison des pluies" et le classificateur nominal -nde, "village de culture", est habité par les captifs qui cultivent la terre. En tant que non-musulmans, ils peuvent avoir des chiens.

L'existence de ce "village de culture" indique en même temps que le marabout est riche, car seuls les Peuls socialement importants pouvaient se permettre d'avoir de telles propriétés.

Il demanda :

"Et pourquoi ?"

Elle dit :

"Et qui me l'égorgerait ? Je voudrais le manger."

Il dit :

"Ah bon. Bien."

Qui aurait-il pu appeler pour venir égorger un chien?

Il coucha le chien le cou tendu, il l'égorgea, le dépeça et donna la viande à la femme. C'étaient une viande bien grasse¹.

Il dit :

"Puisse de l'eau pour moi."

Elle lui puisa de l'eau, il se leva et sortit.²

La femme entra dans la cuisine et frit le chiot. La graisse jaillissait de chaque morceau. Elle referma le couvercle.

¹bellere ba naange, mot à mot "graisse / blanche / comme le soleil" ; la viande grasse est particulièrement appréciée.

²La conteuse ajoute "Bien".

L'homme revint à la maison et la trouva en train de pleurer. Il demanda :

"Quels sont encore ces pleurs ?"

Elle dit :

"Il faut que tu manges la même chose que moi." Elle n'en avait pas mangé, elle, la femme.

Il lui demanda :

"Qu'est-ce que tu as mangé ?"

Elle ouvrit le couvercle. Une envie irrésistible saisit le marabout.

Elle lui dit :

"Il faut que tu en manges. Sinon, je prends ma viande, tu me répudies et je m'en vais."

Le marabout prit un morceau, le mit dans la bouche, le mâcha et l'avala. Il prit un deuxième, le mâcha et l'avala. Il prit un troisième, le mâcha, l'avala et dit la profession de foi.

Il lui dit :

"Puisse moi de l'eau, apporte-la au bain."

Elle puisa de l'eau et la lui apporta.

Il se lava. Il fit les ablutions, mais dire Allaahu akbar lui fut impossible. Il avait tout oublié. Dieu avait effacé son savoir. Dire simplement Allaahu akbar lui était impossible. Alors il prit son bâton, sortit et s'en alla.

UNE FEMME RESSUSCITEE¹ (conte n°4)

Un femme était mariée à un homme. Ils étaient très pieux. Quand le soleil était au zénith, la femme se couvrait la tête et les épaules d'un pagne, prenait unealebasse et allait au fleuve pour puiser de l'eau. Elle s'entendait très bien avec son mari². Elle ne levait jamais les yeux pour regarder un autre homme.

Un jour, la femme dit :

"Dieu est puissant. Tel que nous vivons ensemble et que nous nous entendons, si l'un d'entre nous meurt, que fera l'autre ?"

L'homme lui répondit :

"Si toi, tu meurs avant moi, on nous enterrera ensemble. Mais si c'est moi qui meurs le

¹Je ne tiens pas compte ici de la version du même texte dite un an après le premier par la même conteuse.

²narr-a, verbe intransitif, "s'entendre", exprime également le respect et l'attention réciproques.

premier, je ne sais pas. Peut-être que tu me suis dans la tombe, peut-être que tu ne me suis pas, je ne sais pas."¹

La femme mourut. L'homme dit :

"Elargissez la tombe.

- Un tel, as-tu perdu l'esprit ?

- C'est un contrat² conclu devant Dieu, répondit-il. C'est ainsi."

On élargit la tombe. On fit la toilette mortuaire à la femme et on prononça la prière aux morts. Lui aussi, on l'enveloppa d'un linceul et l'on pria sur lui. On alla déposer la femme dans la tombe, puis on apporta l'homme et on l'y déposa également. Ils furent enterrés et les gens s'en allèrent.

Dieu le Créateur envoya des anges :

"Allez dire à Fulaan que lui, il est vivant. Mais seul un mort peut être interrogé et jugé sur sa vie. Comment jugerais-je un mort par rapport à quelqu'un qui est vivant ?"

¹La conteuse ajoute : "Bien".

²alKawal, nom de la classe -ngal, de l'arabe, "contrat", recouvre l'idée d' "engagement pour", parfois avec un aspect religieux. Le terme est plus fréquemment utilisé que mbiida, cf. conte 2.

L'homme demanda aux anges de préciser qu'il s'agissait d'un contrat conclu devant la toute-puissance du Créateur et au nom de la confiance en Lui.

"C'est un contrat que vous avez conclu ?

- Hmhm."

Alors Il dit :

"Je vais ressusciter ta femme pour toi. Vous allez rentrer, vous serez pieux, encore plus qu'avant."

Il redonna l'âme à la femme. Ils sortirent tous les deux de la tombe.

Ils vivaient ensemble. L'histoire se répandait dans tout l'Aadamaawa¹ : "L'as-tu entendu, l'as-tu vu ?"

Un filou d'un autre pays se mit en route en disant que cette femme-là, elle n'avait pas trouvé l'homme qu'elle aimait². Si elle trouvait l'homme qu'elle aimait, elle abandonnerait³ son mari.

¹Il s'agit de la région historique de l'Aadamaawa, la province appartenant à l'Empire de Sokoto.

²Le verbe utilisé est *yida*, cf. conte 2.

³*filta haala maako* (de *fiil-t-a*), mot à mot : "contourner les propos de quelqu'un", d'où "se désintéresser de ce qui concerne quelqu'un".

"Cette femme, ne sort-elle jamais ?"
demanda-t-il.

- A midi précisément, en plein soleil, elle va au fleuve pour puiser de l'eau.

- Cela convient bien, se dit-il.

Il fit un voyage de plusieurs jours avant d'arriver. Il descendit chez quelqu'un. Il aperçut la femme qui avait la tête et les épaules couvertes d'un pagne et qui tenait unealebasse. Il descendit vers le fleuve. La femme vint et puisa de l'eau, elle puisa et fut sur le point de remettre la petitealebasse dans la grande quand l'homme arriva au puits. Il dit :

"Si tu suis Dieu et que tu suis son Prophète, au nom de ta piété, donne-moi de l'eau, la soif me tue. Donne-moi laalebasse pour que je boive de l'eau."

La femme, la tête et les épaules bien couvertes du pagne, puisa de l'eau et lui tendit laalebasse. C'est à ce moment qu'il avança sa main et défit le pagne de la femme¹ en disant :

"Telle que tu es faite, c'est un seul petit bonnet que tu suivrais ? Partons !"

La femme marcha avant lui, ils partirent.

L'homme l'attendait ce jour-là et le lendemain, mais la femme ne revenait pas. Il descendit au fleuve : voilà laalebasse et le petit

¹La conteuse faisait un geste pour montrer que le pagne était écarté violemment au niveau des cuisses.

réceptient pour puiser de l'eau. Il se pencha. C'est ainsi qu'il perdit la raison. Il ne repassait même pas à la maison. Il allait par-ci et restait un temps. Il allait par-là et restait un temps. Son errance dura neuf ans.

Un jour, il se rendit dans la ville où vivait sa femme. Il arriva, il avait soif. Avec ses mains, il creusa un trou, il enleva le sable jusqu'à atteindre l'eau, il puisa dans le creux de sa main et but. Il entendait une voix chanter. Une femme tenait une cruche, son pagne était attaché à la taille¹, elle n'avait rien pour se couvrir la tête et les épaules. Elle venait. Elle chantait à haute voix sans s'arrêter, puis elle arriva à l'endroit où il se trouvait.

"Femme pleine de piété, s'il te plaît, donne-moi la petite calebasse pour que je puisse boire.

- Héé alors, sale petit vieux !"

L'homme la fixa des yeux et l'appela par son nom :

"Une telle ?

- Subaanallaahi, comment oses-tu me parler ? Où as-tu fait ma connaissance, mécréant ? Sale petit filou de Peul qui court après les

¹Mot à mot : "son pagne était attaché ainsi" ; un geste accompagne la phrase, d'où la traduction.

femmes! Misérable petit vieux¹ ! Où as-tu fait ma connaissance ?" Elle insultait l'homme. Celui-ci gardait le silence. Elle puisa l'eau qu'elle avait à puiser et porta la cruche sur son épaule. L'homme la suivit. Elle arriva à la maison et entra. L'homme s'annonça en saluant.

Son mari sortit. Ils se saluèrent. Il dit :

"C'est ma femme. Cela fait neuf ans que nous sommes séparés. Elle était morte."

Il répondit :

"Mais non, Un tel ! Mais non, vieil homme !"

L'histoire faisait du bruit, elle parvint aux oreilles du roi. Il dit :

"Cette histoire-là, je ne la comprends pas."

Les bruits couraient. Le roi dit :

"Allez chez le juge."

Ils allèrent chez le juge. Il demanda :

"Femme, qu'en dis-tu ?"

¹Kaabaabuhoy est un terme que je n'ai pas pu identifier. La traduction est donc approximative à cet endroit, mais elle rend compte de la forme du mot qui est celle d'un diminutif pluriel à valeur péjorative.

Elle répondit qu'elle ne connaissait pas l'homme, que c'était seulement ce jour-là qu'elle l'avait rencontré au fleuve.

"Homme, qu'en dis-tu ?"

Son mari dit :

"Non, demandez à la femme. Ce qu'elle dit, je le dis également.

- Vieil homme, qu'en dis-tu?"

Le vieil homme dit :

"Voilà ce qui s'est passé, voilà toute l'histoire".

Le marabout l'appela :

"Viel homme !"

Il répondit oui.

"C'est un contrat que vous avez conclu ?"

Il répondit :

"Mais oui.

- C'est à cause de toi qu'on lui avait restitué la vie ?

Il répondit :

"Mais oui."

Le marabout lui demanda :

"Devant le Créateur, dis que tu annules le contrat !"

Il dit :

"J'annule le contrat."

C'est ainsi que les os s'éparpillèrent. Ils s'éparpillèrent. Si l'on touchait un os de la femme, cela faisait pucuk. Cela faisait pucuk. Il annula le contrat. La femme avait acheté sa vie au prix de son âme.

Ursula BAUMGARDT

“La mariage heureux et le mariage malheureux à travers quatre contes peuls du Cameroun”

Résumé

Le mariage est souvent décrit comme un fait plus social qu'individuel. C'est ce qui apparaît également dans la plupart des contes peuls. Dans quelques uns, cependant, l'image du mariage est celle d'un contrat conclu entre individus qui permet leur bonheur lorsqu'ils en respectent les termes, mais qui aboutit au malheur lorsqu'ils les transgressent.

Abstract

Marriage in African societies is often described more as a social institution than as a relationship between individuals. Most Fulani folktales convey a similar view of marriage. A few of them, however, portray it as a contract between individuals, which provides happiness only as long as the terms of the contract are respected; in the event of transgression, the marriage ends in misery.

BIBLIOGRAPHIE

- ALIYYU Mohammadu, Alfaki M. G ARI, 1988, *Tarjama Ashmaawi* (Traduction de l'Ashmaawi en peul), Paris, Binndi e janne, 95 p.
- BAUMGARDT Ursula, 1988a, "L'Enfant à travers des contes peuls du Cameroun", *L'Enfant dans les contes africains* (Veronika GÖRÖG-KARADY éd.), Paris, CILF, 83-111.
- BAUMGARDT Ursula, 1988b, "Parenté et alliance. Aperçu d'un corpus de contes peuls du Cameroun", Communication au Symposium de Littérature Orale, organisé par l'U.A. 1024, Langage et culture en Afrique de l'Ouest (Paris, 17-18 nov. 1988).
- CALAME-GRIAULE Geneviève, 1987, *Des cauris au marché. Essais sur des contes africains*, Paris, Société des africanistes, 295 p.
- DUPIRE Marguerite, 1960, "Situation de la femme dans une société pastorale", *Femmes d'Afrique Noire* (Denise PAULME éd.), Paris - La Haye, Mouton, 1960, 51-92.
- DUPIRE Marguerite, 1970, *Organisation sociale des Peuls. Etude d'ethnographie comparée*, Paris, Plon, 625 p.

- ECHARD Nicole, 1986, "De la passion", *Afrique plurielle, Afrique actuelle*. Hommage à Georges BALANDIER, Paris, Karthala, 127-136.
- EGUCHI M. J., 1973, Aspects of the Life Style and Culture of Women in the Fulbe Districts of Maroua, *Kyoto University African Studies* 8 : 17-92.
- EGUCHI Paul K., 1978-1984, *Fulfulde Tales of Northern Cameroun*, Tokyo, Institute for the Study of Languages and Cultures of Asia and Africa (ILCAA), 4 vols.
- GÖRÖG-KARADY Veronika, 1985, "Conte et mariage : A propos de quelques récits bambaramalinké", *Research in African Literatures*, 13 (13), 349-369.
- GÖRÖG-KARADY Veronika, 1988, "Parole sociale et parole de l'imaginaire", *Le Conte : Tradition orale et identité culturelle*, Association Rhône Alpes, Agence régionale d'ethnologie, 119-146.
- HOPEN Edward C., 1958, *The Pastoral Fulbe Family in Gwandu*, Londres, Oxford University Press, 165 p.

- NASSOUROU Saïbou, 1984, *Une crise paysanne dans le Nord-Cameroun. Le cas des Fulbe (Peuls)*, Thèse de 3ème Cycle, Paris, Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, 307 p.
- NOYE R. P. Dominique, 1971a, *Un cas d'apprentissage linguistique : acquisition de la langue par les jeunes Peuls du Diamaré (Nord-Cameroun)*, Paris, P. Geuthner, 203 p.
- NOYE R. P. Dominique, 1971b, "Les coutumes du mariage chez les Foulbé du Nord-Cameroun", *Camelang* 3 : 59-70.
- NOYE R. P. Dominique, 1980, *Le Menuisier et le cobra. Contes peuls du Nord-Cameroun*, Paris, Luneau Ascots Editeurs, 240 p.
- NOYE R. P. Dominique, 1982, *Contes peuls de Bâba Zandou*, Paris, CILF, 175 p.
- NOYE R. P. Dominique, 1983, *Bâba Zandou raconte. Contes peuls du Cameroun*, Paris, CILF, 1980 p. (bilingue).
- PAULME Denise, 1976, *La Mère dévorante. Essais sur la morphologie des contes*, Paris, Gallimard, 321 p.
- QUECHON Martine, 1986, "L'instabilité matrimoniale chez les Foulbé du Diamaré", *Femmes du Cameroun* (Jean-Claude BARBIER éd.), Paris, ORSTOM-Karthala, 299-312.

- RIESMAN Paul, 1974, *Société et liberté chez les Peul Djelgôbé de Haute-Volta*, Paris - La Haye, Mouton, 261 p.
- SEYDOU Christiane, 1984, "La fille recluse. Etude comparative de cinq contes peuls", *The 8th Congress for the International Society for Folk Narrative Research* (Reimund KVIDELAND & Torunn SELBERG eds), Bergen, 181-201.
- SEYDOU Christiane, 1985, "Ou tu me donnes une femme ou je reprends ma petite sœur", *Le Worso. Mélanges offerts à Marguerite DUPIRE, Journal des Africanistes* 55 (1-2), 127-142.
- SEYDOU Christiane, 1987, "La fille recluse. Variations sur un thème", Communication aux Secondes Journées d'Etude en Littérature Orale (Paris, 24-26 mars 1987).
- STENNING D. J., 1959, *Savannah Nomads. A Study of the Wod'ab'e Pastoral Fulani of Western Bornu Province*, Londres, Oxford University, 248 p.
- WANE Yaya, 1969, *Les Toucouleurs du Fouta Tooro (Sénégal). Stratification sociale et structure familiale*, Dakar, IFAN, 277 p.